

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 12 (1879)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

A. REVEL. — MANUEL POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE HÉBRAÏQUE¹.

L'infatigable professeur Revel vient d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de tous ceux qui, en Italie, s'adonnent aux études exégétiques. A peine avait-il achevé la publication de son histoire littéraire de l'Ancien Testament, annoncée dans le précédent numéro de cette Revue, et voilà déjà qu'un nouvel ouvrage vient s'ajouter aux précédents, un manuel de grammaire hébraïque. Les pages consacrées par M. Revel à l'histoire de la philologie hébraïque en Italie nous ont fait comprendre que le besoin d'une œuvre de ce genre se faisait sentir, et son apparition sera d'autant mieux accueillie que de nos jours le protestantisme progresse et s'étend dans toutes les parties de la Péninsule, entraînant avec lui pour ses pasteurs la nécessité de sérieuses études théologiques. Ceux des compatriotes de M. Revel qui se voueront à ces études trouveront dans son manuel un travail extrêmement soigné, empreint d'un caractère d'exactitude et de judicieuse sagacité, auquel nous nous plaisons à rendre hommage. Il est probable que ce sont bien les étudiants en théologie que l'auteur a surtout eus en vue en composant ces pages : nous espérons que beaucoup d'entre eux en profiteront et que l'étude de l'hébreu acquerra toujours plus d'adeptes en Italie.

¹ *Manuale per lo studio della lingua ebraica*, compilato e autografato da Alb. Revel, prof. di teol. nella Scuola Valdese. — Florence, P. Smorti et Cie, 1879, 280 pages.

Ce n'est pourtant pas une grammaire tout à fait élémentaire que nous avons sous les yeux. L'exposé des principes de la langue hébraïque n'est accompagné d'aucun exercice pratique ; partout, au contraire, de savants développements viennent à l'appui des règles énoncées. Et quoique M. Revel prétende avoir seulement *compilé* son livre, nous sommes moins modeste pour lui qu'il ne l'est pour lui-même, et nous avouerons volontiers que si ce livre est une compilation, nous serions heureux de voir plus souvent des compilations du même genre. Il est vrai que notre auteur n'a pas la prétention de donner un nouveau système de grammaire hébraïque et qu'il s'attache volontiers à ses devanciers là où il leur donne raison. Mais encore faut-il avoir pratiqué longtemps, et *con amore* l'étude et l'enseignement de l'hébreu pour composer une grammaire comme celle-ci. D'ailleurs n'est-il pas temps, actuellement, de renoncer, en matière de grammaire hébraïque, à vouloir toujours proposer un système neuf, original, inconnu jusqu'ici, et de s'attacher essentiellement à présenter un exposé plus clair, plus complet et pourtant plus simple, de manière à encourager les commençants, au lieu de mettre leur patience à l'épreuve ?

Le compte rendu récent que cette Revue a donné de l'*Histoire littéraire* de M. Revel a relevé avec raison le fait que ce volume, malgré son titre un peu différent, était en réalité un manuel d'isagogique ou d'introduction à l'Ancien Testament ; toutefois il y manquait une partie, qu'on est habitué à rencontrer dans les ouvrages de ce genre : c'est la partie consacrée à l'histoire de la langue. Si M. Revel l'a supprimée, ce n'est pas sans doute pour les mêmes motifs que M. Wellhausen dans la quatrième édition de Bleek. En tout cas, M. Revel n'avait pas l'intention de passer complètement sous silence cette partie importante du champ d'études qu'il cultive : il en a fait la préface, le premier livre de son manuel de grammaire hébraïque. Cet arrangement peut se justifier, il est même assez logique. Il n'a qu'un seul inconvénient, c'est de grossir un manuel de grammaire, ouvrage généralement destiné à être aussi bref que possible. En outre, il faut qu'il soit bien entendu que, pour l'étudiant, pour le novice, la grammaire commence en fait à la page 65, et que les 64 pre-

mières pages, quel que soit leur intérêt, ne doivent être abordées que lorsqu'on est déjà familiarisé avec les principes de l'hébreu. Sans cela, que de confusions à redouter et surtout combien de remarques justes et instructives dont on ne saurait encore profiter !

Cette première partie traite successivement des langues sémitiques en général ; de l'histoire de la langue hébraïque ; de l'histoire de la philologie hébraïque. Nous avons lu ces trois chapitres avec intérêt et nous y avons trouvé en particulier des données précieuses et peu connues sur les études hébraïques en Italie. Nous ne ferons pas de reproches à M. Revel sur l'insuffisance de ses indications bibliographiques. Lui-même avoue le plus franchement du monde que « la partie bibliographique laisse à désirer et que, par suite du manque de livres, beaucoup de citations ne sont que de seconde main¹. » En effet on peut constater que plusieurs ouvrages importants, et beaucoup de monographies fort utiles, sont demeurés inconnus à M. Revel. Ce qui nous étonne davantage, puisqu'il s'agit d'une œuvre italienne, c'est de ne pas trouver à la page 9, ni nulle part ailleurs, la mention de la grammaire de S.-D. Luzzatto sur les idiomes araméen-biblique et araméen-talmudique². Nous pourrions aussi indiquer quelques passages qui nous paraissent sujets à caution : ainsi les Nabatéens placés entre le Tigre et l'Euphrate (pag. 13)³; une phrase de M. Renan (pag. 21), qui renferme une exagération manifeste ; l'assimilation des Qénites et Qénizzites aux Bené-Qédem (pag. 31) ; l'interprétation de Qiryath-Séfer par « Ville des Livres » (pag. 35) ; le cantique d'Anne (1 Sam. II) traité de « monument antique » (pag. 39). Ce qui importe davantage, c'est la confusion regrettable entre les formes passives et les formes réfléchies (pag. 7) à propos

¹ *Storia letteraria dell'Antico Testamento*, pag. VIII. Nous supposons que cette déclaration est également applicable au *Manuale per lo studio della lingua ebraica*.

² Cet ouvrage a paru d'abord en italien. En 1873, M. S. Krüger en a donné une traduction allemande : *Grammatik der biblisch-chaldaïschen Sprache und des Idioms des Thalmud Babli*, von S.-D. Luzzatto. — Breslau, 1873.

³ Voy. *Revue de théol. et de phil.*, 1879, III (mai), pag. 288.

de l'araméen, confusion qui se retrouve à la page 196 en parlant du nif'al hébreu, tandis qu'au même point de vue la page 210 ne laisse rien à désirer : la véritable théorie y est exposée de la façon la plus correcte¹. — La négation de *sous-dialectes* dans le groupe des langues sémitiques (pag. 36) nous semble une opinion fort hasardée et même insoutenable, quand bien même l'hébreu, pour son compte particulier, semble n'en avoir point eu (pag. 37). — Enfin nous ne saurions souscrire à l'opinion de M. Revel (pag. 41 et 83) sur l'extinction totale de l'hébreu vers l'an 500 avant Jésus-Christ. Selon lui, « le langage juif, dont parle Néh. XIII, 23, 24, doit *naturellement* s'entendre de l'araméen vivant et populaire, alors usité en Judée. » Ce n'est pas ici le lieu de refaire contre cette conception traditionnelle l'argumentation déjà si souvent présentée, ni de revenir sur le sens du fameux mot מִפְרָשׁ (Néh. VIII, 8). Nous nous contenterons de constater que M. Revel lui-même rejette absolument (pag. 6) l'opinion, également traditionnelle, d'après laquelle les Chaldéens (Dan. II, 4) auraient parlé araméen. Or cette ancienne erreur n'est-elle pas le véritable fondement du système d'après lequel, dès les temps de l'exil, l'araméen aurait supplanté l'hébreu comme langue courante du peuple juif ?

Si nous passons maintenant de la partie historique et générale du livre à la partie grammaticale proprement dite (pag. 65-280), nous nous trouvons en présence de la division suivante : alphabet, consonnes, ponctuation, accentuation, théorie des racines, pronom, nom, numération, verbe, particules, syntaxe. Il faut féliciter M. Revel d'avoir consacré un chapitre à exposer ce qui concerne les racines, ainsi que d'avoir tenu à donner, en trente pages, une esquisse de la syntaxe en hébreu. Assurément, ce dernier sujet est traité brièvement, sommairement, mais cet aperçu n'en présente pas moins une réelle utilité. En revanche nous pensons qu'il eût mieux valu faire passer le chapitre du verbe avant ceux qui traitent du substantif et des noms de nombre, et ne pas séparer en deux les explications relatives aux suffixes pronominaux

¹ Pag. 19, ligne 3, « נ prosthétique » est une faute. Page 22, ligne 13, au lieu de *lamed-noun*, lisez *lamed-vav*.

(pag. 174 et 223). Les développements détaillés au sujet des noms propres et spécialement des noms de la Divinité (pag. 182-185) sont peut-être un hors-d'œuvre au point de vue strictement grammatical, mais ils ne manqueront pourtant pas d'être bien accueillis.

En présentant quelques critiques, nous ne contredirons point la bonne impression générale que nous a laissée la grammaire de M. Revel. Nous contesterons d'abord l'affirmation d'après laquelle le peuple qui a inventé l'alphabet hébreu, ou du moins les noms actuels des lettres, aurait été nécessairement un peuple sédentaire et non plus nomade. Les noms des lettres *beth*, *samek*, *daleth*, *hé*, *vav* peuvent aussi bien (si ce n'est mieux) provenir d'un peuple vivant sous la tente. Il n'est pas non plus besoin d'admettre que ce peuple habitait au bord de la mer. *Mem* et *noun* peuvent aussi bien être dus aux riverains d'un fleuve ou d'un lac, et l'absence de tout terme relatif à la navigation, absence que M. Revel constate, vient confirmer notre appréciation. — La phrase par laquelle commence le chapitre relatif aux consonnes (pag. 89) renferme une erreur manifeste, erreur d'autant plus fâcheuse que le lecteur ne peut manquer de considérer cette phrase comme un aphorisme fondamental. La voici : « Les 22 consonnes de l'alphabet hébreu déterminent à elles seules le sens des mots, et sont seules exprimées par l'écriture. » Cette seconde proposition est juste, mais la première est éminemment fautive. Il ne suffit pas de lire les trois consonnes **בְּנִים** « à elles seules » pour savoir le sens de ce mot. Il est au contraire absolument indispensable de savoir, par le contexte, avec quelle vocalisation nous devons prononcer ces trois lettres. — Le système de transcription adopté par M. Revel n'est pas l'un des systèmes usités, c'est un système à part, auquel il demeure en général fidèle. Toutefois on pourrait lui demander d'être plus rigoureusement conséquent. Dans le premier chapitre de l'ouvrage (pag. 1-30), on rencontre plusieurs exemples où le *י* est rendu par une *h*, et à cet égard M. Revel a aussi conservé l'ancienne orthographe des noms de conjugaisons. (Pag. 196, 207, etc.) Ce qui est plus grave, c'est qu'il assigne à la lettre *י* la valeur phonétique de l'esprit rude, confondant ainsi cette valeur avec une simple convention adoptée en transcrivant. Ce n'est pas le *י*, c'est le **נ** qui

a phonétiquement la valeur de l'esprit rude. Il est également fautif d'assimiler l'*h* allemande à l'*h* française (pag. 93), car la première est une véritable aspiration, un *h̄*, tandis que la seconde est quelquefois un *N*, quelquefois rien du tout. En somme, pour ces motifs et pour d'autres encore, il nous semble que le paragraphe sur la prononciation (pag. 91-96) pourrait subir quelques perfectionnements. En revanche, nous citerons avec grand éloge le § 32, consacré au système des voyelles ; il traite avec clarté et d'une manière fort judicieuse un sujet difficile, où beaucoup de grammaires se montrent insuffisantes.

Nous regrettons de voir le *נְשָׁמָרִין* désigné comme *noun paragogique* (pag. 104), tandis que cette forme est en réalité la forme archaïque, primitive. — N'est-il pas désirable aussi de renoncer à partager les verbes, tout à fait arbitrairement, en verbes parfaits et imparfaits (pag. 197) ? Qu'on dise normaux ou anormaux, réguliers ou irréguliers, passe encore, quoique en somme un verbe concave ou un verbe *medice geminatœ* ait aussi sa règle, sa norme. Mais en tout cas le terme de verbes imparfaits devrait être abandonné. — Nous avons vu avec surprise *וּ* représenté comme un adverbe, tandis que c'est en réalité un substantif (pag. 243) ; nous ne croyons pas non plus que *כַּי* (comme) doive être envisagé comme une préposition (pag. 247). Malgré l'observation (1) qui le suit, le tableau de la page 190 risque d'induire en erreur ; celui de la page 247 au contraire explique et corrige avantageusement l'équivoque des lignes qui précédent.

Mais c'est assez dépecer et disséquer. Puissent les observations de détail qui précèdent montrer au savant professeur l'intérêt que sa grammaire nous a inspiré et le désir que nous éprouvons de la voir, dans une prochaine édition, atteindre encore plus près de notre idéal. En terminant ce compte rendu, nous féliciterons M. Revel de l'excellent ouvrage qu'il vient de donner à ses compatriotes et à la science¹, et nous ne manquerons pas de mentionner le fait qu'il a autographié toute sa grammaire de sa propre

¹ Nous ne possédons en français aucune grammaire hébraïque qui vaille celle de M. Revel. Avis aux amateurs d'hébreu qui ignorent l'allemand et qui lisent l'italien.

main. Sans doute il faut pour cela posséder une belle écriture, mais il faut en outre une dose considérable de patience, qui mérite d'être relevée avec éloge.

LUCIEN GAUTIER.

KEIM. — LES ORIGINES CHRÉTIENNES. — Fragments détachés¹.

Ce volume est comme le testament scientifique de Théodore Keim. Peu de mois après sa publication, ce savant théologien était enlevé à la science et à l'Eglise dans toute la force de l'âge. Bien que rongé depuis longtemps par la triste maladie qui l'a mené au tombeau, il se proposait de livrer au monde théologique, d'où un instant on avait pu le croire disparu, toute une série d'études dont le livre que nous annonçons devait être le premier volume. Il importe de signaler ces faits, même dans un compte rendu, car l'hypocondrie qui accablait l'écrivain et empoisonnait sa vie explique et excuse tout à la fois le ton acerbe et l'amer-tume que dénotent ici et là les pages de ce savant si consciencieux. Mais cette *rabies* renouvelée des anciens ne doit pas décourager le lecteur. Et, du reste, Keim aurait-il besoin de cette excuse ? Tous les partis et toutes les opinions vénèrent en lui l'auteur de la *Vie de Jésus de Nazara*, dont un de nos collaborateurs a rendu compte ici même en son temps.

Fils du Wurtemberg, cette patrie de la science profonde, il se signala d'abord par une étude sur l'histoire ecclésiastique de son pays. Appelé plus tard comme professeur à l'université de Zurich, son talent se révéla tout entier dans sa remarquable et classique brochure sur le Christ historique qui devint le point de départ de son œuvre magistrale. On connaît cette histoire où le talent et la fraîcheur du style le disputent à la sagacité critique. Mieux que tout autre, Keim a su placer le Maître dans son milieu historique. Il fait revivre devant nous toutes les principales figures de cette époque, les pharisiens casuistes et étroits, le sadducéisme sceptique et moqueur, l'austère prophète du désert, Jésus lui-même, planant au-dessus de ce

¹ Keim, *Aus dem Urchristenthum. Geschichtliche Untersuchungen in zwangloser Folge.* — Erster Band. Zürich 1878.

monde dont il fut pourtant un des enfants, comme l'aigle au-dessus de la terre. Certes, on pourra adresser bien des reproches à cette belle étude, qui, au point de vue littéraire, vaut celle de Hausrath sur le *Siècle de Jésus-Christ*, dont elle se distingue avantageusement par la rigueur scientifique et l'absence des aventureuses hypothèses, si chères au génie germanique. On dira qu'au point de vue critique cette préférence, presque exclusive, donnée à Matthieu, a l'air d'un parti pris; que sa répulsion pour le quatrième évangile ne concorde pas avec les faits. On rappellera que les conceptions philosophiques qui sont à la base de l'ouvrage rappellent trop les tendances déterministes et qu'elles empêchent l'écrivain de saisir dans sa profondeur morale la personne de Jésus. Tout cela est vrai. Mais qui donc parmi les mortels a été ou sera jamais capable de saisir dans son ensemble, d'embrasser tout entière cette apparition du Fils de l'homme, semblable, au milieu de l'humanité, à ces cimes inaccessibles que le pied de l'homme n'a jamais foulées ni domptées. Au moins Keim s'est-il arrêté dans ses conclusions. Il reconnaît la supériorité immense de Jésus; il le déclare le plus grand des hommes; en vrai historien, la résurrection du Maître lui semble attestée par des témoignages plus forts qu'aucun autre fait de l'histoire. S'il avoue qu'aucune autre analogie historique n'est capable d'expliquer cette apparition et que, malgré cet aveu, il ne franchisse point ce pas que quelques-uns croient facile et qui conduit à la divinité du Maître, du moins faut-il être reconnaissant de cet aveu final si franc et si dépouillé de l'esprit de système. Malgré cette lacune l'œuvre demeure, œuvre de grand labeur, à laquelle Keim a consacré le meilleur de ses forces.

Le volume que nous annonçons et qui, imprimé à Zurich, a été conçu dans la retraite de Giessen où Keim exerçait en dernier lieu le professorat, est encore en partie un écho des préoccupations passées. Ce sont les origines chrétiennes que le savant historien a toujours et toujours fouillées. A tout prendre, ces fragments détachés sont des articles de revues. Mais, séparé de tous les partis, ayant, comme Ewald son devancier avec lequel il offre plus d'un trait de ressemblance, des amis et des adversaires dans tous les camps, il a préféré les publier à part, sous

sa seule responsabilité et en toute indépendance. Voilà l'origine de ce volume, étrange au premier abord par son manque d'unité intérieure. Il prouve que, tout solitaire qu'il était, l'auteur suivait de près toutes les discussions et tous les mouvements de la science théologique.

Voici d'abord un article sur *Josèphe dans le Nouveau Testament*. Keim voudrait démontrer que, pour son évangile comme pour le livre des Actes, Luc a employé les travaux de l'historien juif. (Luc II, 2 ; III, 1 ; X, 19 ; XII, 27 ; Act. V, 33 ; XXI, 38, etc.) Ce serait là la source des renseignements, parfois si précis, par lesquels l'évangéliste sait mettre l'histoire des origines du christianisme en rapport avec les faits et les dates de l'histoire profane.

La seconde étude, *La préconisation de Marc*, à laquelle il faut ajouter le supplément de la fin du volume sur *La théorie de Papias au sujet des évangiles*, se dévoile tout entière par son titre. C'est un nouvel assaut, parfois plein de vivacité, contre le Proto-Marc de Holtzmann qui a toujours paru à Keim une légende. Dans le troisième article, sur *Les limites et les phases de l'âge apostolique*, l'écrivain cherche à montrer que l'apôtre Jean, bien loin d'avoir atteint les confins du second siècle, doit être mort avant la destruction de Jérusalem par Titus. (70 ap. Ch.) Le *Synode apostolique* compare les récits des Actes et de Paul sur cet événement capital dans l'histoire de la primitive Eglise. Keim met à néant les théories de Baur et cherche à concilier Luc et les Galates en montrant dans le récit du premier un morceau très ancien, indépendant du second, mais que l'évangéliste aurait ici et là interpolé. Enfin, le volume se termine par trois études intéressantes que nous ne faisons que nommer : *Les douze martyrs de Smyrne et la mort de l'évêque Polycarpe*; *Etudes fragmentaires sur la persécution romaine* (Néron, les Antonins, etc.), enfin l'*Origine du monachisme*.

On le voit, ce sont des sujets très divers qu'aborde l'écrivain. Nous disons plus : pour le comprendre et l'apprécier, il faut être au courant des études du jour, car partout c'est un adversaire spécial qu'il vise et dont il importe de bien connaître les opinions afin d'apprécier sainement les résultats de Keim lui-même.

Pour notre part, c'est avec plaisir que nous avons parcouru ce volume. Rarement, nulle part peut-être, le savant critique n'a réussi à nous convaincre ; mais partout nous avons retrouvé ces coups d'œil du maître et de l'historien sérieux, qui aujourd'hui, trop tôt pour nous, se repose dans les demeures où il n'y a plus de problèmes à sonder et où l'on contemple face à face la vérité.

P. C.

A. WIGAND. — LE DARWINISME, UN SIGNE DES TEMPS¹.

Comment s'expliquent l'ordre actuel dans la nature vivante, la gradation régulière, le groupement de bas en haut dans l'échelle animale ? Ce problème de l'origine des espèces a tenté de nombreux naturalistes de tous les temps. Suivant une voie frayée, Darwin ressuscite avec un appareil scientifique plus complet l'idée d'une descendance des êtres les uns des autres par transmutation insensible. Le moteur de cette création continue est la sélection naturelle par laquelle le monde organisé, agissant sous l'empire de lois nécessaires, rejette dans le néant tous les individus mal appropriés à la lutte pour l'existence et ne s'adaptant pas aux milieux dans lesquels ils se trouvent. Les avantages qui ont fait vaincre les survivants se transmettent et se complètent par une nouvelle et continue sélection naturelle. Ainsi se sont formées peu à peu, sous les diverses influences de milieux, des variétés qui, allant s'accentuant, sont devenues des espèces, des genres, etc... Il y a donc dans la nature une unité, non pas d'idée seulement, mais réelle, fondée sur la consanguinité. Les uns ont plus, d'autres moins conservé le type primitif, mais la base demeure identique pour tous. Cette sélection a aussi opéré dans le domaine spirituel, et d'après les mêmes lois. Ainsi s'expliquent le langage, l'art, la science, la moralité et même la religion ; ces facultés ne sont chez l'homme que le plus haut point d'un développement constaté à un degré inférieur, quoique très réel, chez

¹ *Der Darwinismus, ein Zeichen der Zeit*, 5. und 6. Heft der *Zeitfragen des christlichen Volkslebens*, von Albert Wigand, prof. der Botanik in Marburg. — Heilbronn, 1878.

les animaux. Bref, Darwin, à entendre ses adeptes, a trouvé l'éénigme du monde et laisse Newton bien loin derrière lui.

Les théoriciens de la lutte pour l'existence ont trouvé en M. Wigand un adversaire solide qui, réfutant une à une, et scientifiquement, leurs assertions, finit par déclarer antiscientifiques et immorales les hypothèses naturalistes de Darwin et de son école. Et d'abord les bases mêmes sur lesquelles s'appuie le savant écossais manquent de stabilité : la variabilité des espèces, tenue pour un dogme, est fausse. Sans doute on constate des écarts vis-à-vis du type normal, mais l'expérience démontre que ce ne sont point là des mouvements se prolongeant indéfiniment dans une direction donnée ; il faut plutôt les comparer aux oscillations d'un pendule autour d'un point fixe. Les phénomènes d'atavisme démontrent que la variété seule subit quelques permutations, mais que l'espèce demeure. La lutte pour l'existence n'a pas le caractère que lui donne Darwin, c'est plutôt une course au clocher qu'une haine de tous contre tous, et la perte du grand nombre provient souvent de circonstances indépendantes de leur organisation.

L'expérience nous montre les espèces fixes ; si Darwin avait raison nous devrions trouver quelque part, sinon sur la terre, du moins dans les fossiles, les termes moyens entre les espèces. Or il n'en est rien, au contraire. Que sont en outre ces formes intermédiaires, qu'est ce type primitif, base de tout le développement ultérieur ? Evidemment une pure fiction qui ne saurait même en aucun cas avoir de réalité, car la physiologie n'admet pas un caractère distinctif produisant un type autre que lui-même. Les analogies signalées entre les espèces ne concluent nullement au darwinisme, mais à l'affirmation d'un plan général conçu d'avance et se réalisant au dehors. La persistance d'espèces inférieures, la non-formation de nouvelles, la négation définitive de la génération spontanée, la présence d'êtres supérieurs dans les plus anciens âges, tout cela constitue un ensemble d'objections que les sélectionnistes ne savent réfuter. Haeckel invoque la loi biogénétique d'après laquelle l'embryon traverse en peu de temps tous les états successifs de la race à laquelle il appartient ; l'ontogénèse, dit-il, rend compte de la phylogénèse ($\varphi\upsilon\lambda\eta$, tribu) ; mais

les faits contredisent cette théorie qui n'est qu'une invention à priori.

Wigand ne nie nullement le principe de la descendance des espèces qui répond au besoin d'unité de l'esprit humain, mais il affirme que le darwinisme n'explique pas du tout ce procès de développement qui nous demeurera probablement toujours caché, faute de moyens d'investigation en ces matières. La théorie des transmutations n'est donc qu'une hypothèse insoutenable et qui, même admise, n'explique rien ; de plus elle est antiscientifique, car elle nie toute finalité dans la nature, pour ne reconnaître que le hasard. La négation de la téléologie, inspirée par le désir de se passer de Dieu, est le grand mensonge du darwinisme. Ne comprenant pas qu'une théorie scientifique doit se borner à étudier le comment et non le pourquoi du fait de la nature, les partisans de la sélection nous ont dotés d'un système que Wigand accuse de fausser consciemment les phénomènes et les termes de la langue pour arriver à son but.

Si le darwinisme a un si grand crédit, c'est qu'il répond au mauvais cœur de l'homme. De fait, sinon par lui-même, il nie Dieu et, appliquant aux relations sociales le principe de la lutte pour l'existence, il nie la moralité. Le bien, pour lui, c'est l'intérêt, et l'homme coupable sera celui qui ne satisfait pas ses passions ; pourquoi aimer, se dévouer, si vraiment l'ancien adage avait raison de dire *homo homini lupus* ? Plusieurs ont reconnu cela, et Dubois-Reymond, puis Virchow ont presque rompu avec leurs anciens coreligionnaires ; à l'heure présente on ne trouverait pas deux darwinistes d'accord, même sur les questions fondamentales, et la plupart ont presque abandonné la théorie de la sélection naturelle pour concentrer leurs efforts sur l'embryogénie. On peut dire que le darwinisme a perdu la plupart de ses adorateurs scientifiques, et ce n'est pas sans cause que Haeckel déplore le peu d'enthousiasme actuel pour ses rêveries athées et matérialistes.

Que les chrétiens ne concluent pas de là au mépris de la science, ce serait une idée dangereuse pour la foi dans nos temps modernes. D'autre part les croyants ne sauraient, comme on l'a prétendu, être indifférents à un système qui, sous prétexte de

sciences naturelles, nie Dieu et fait appel aux bas instincts de l'homme. Les disciples du Christ doivent regarder avec bienveillance et favoriser les recherches dans tout le domaine des œuvres de Dieu ; mais à côté de cela, tenant ferme au *fait* moral, ils repousseront comme antiscientifique toute hypothèse qui nie ce *fait*. Peut-être Wigand va-t-il trop loin dans sa proscription du darwinisme, mais il restera toujours vrai qu'il faut écarter sans miséricorde un système qui nie Dieu et fait de la haine le principe moteur de l'univers et de l'humanité.

A. AIGROZ.

REVUES

THEOLOGISCH TIJDSCHRIFT DE LEYDEN.

Quatrième et cinquième livraisons.

Kosters : Les chérubins. — *Rovers* : La communauté de Rome durant la vie des apôtres, d'après Straatman. — *Hugenholtz* : La Phénoménologie de Hartmann. — *Bulletin*.

STUDIEN. — THEOLOGISCH TIJDSCHRIFT D'AMSTERDAM.

Troisième et Quatrième livraisons.

Martens : Le sermon sur la montagne et la critique. II. — *Valeton* : Le Deutéronome. II. — *Brill* : Les miracles dans le Nouveau Testament. — *Wolf* : Les femmes consacrées. (Ex. XXXVIII, 8 ; 1 Sam. II, 22 ; Lév. XXVII). — *Stemler* : Un vieux livre qui n'est pas vieux : *Lettres à mes amis* de Schwill. — *Chantepie de la Saussaye* : Une grande entreprise. (Traduction des livres sacrés de l'Orient par divers orientalistes, tels que Max Müller, en Angleterre ; Kern, en Hollande ; Darmsteter à Paris. Il s'agit des ouvrages brahmaans, boudhistes, de ceux du parsisme, de la Chine et de Mahomet.) — *Valeton* : Du rôle de la communauté chrétienne dans le développement scientifique de ses conducteurs. (Discours académique du 2 octobre 1879.) — *Le même* : Miracles. — *Bulletin*.

THEOLOGISCHE STUDIEN UND KRITIKEN.

Quatrième livraison (1879).

Köstlin : La tâche de la morale chrétienne. (A propos des ouvrages récents de Martensen, J.-Ch. Hofmann, J.-P. Lange.) — *Gröbler* : Les